

Problèmes d'Amérique latine, n° 34
juillet - sept. 1999 (PL 102)

Colombie, Brésil : la violence dans le carnaval, fictions et réalités

Michel Agier *

La Colombie et le Brésil occupent les deux premiers rangs mondiaux pour le taux d'homicides commis hors des situations de guerre. Mais ces pays donnent une représentation totalement opposée de la violence qui les affecte. A partir de cette constatation, on peut mesurer le degré de sédimentation de la violence dans leur culture respective. Ce texte propose une réflexion issue d'enquêtes menées entre 1997 et 1999 sur le carnaval de Tumaco dans la région Pacifique de Colombie, et d'une recherche de plusieurs années au Brésil sur la ville de Bahia et son carnaval.

Il ne s'agit pas de comparer terme à terme les deux événements : le carnaval de Bahia et celui de Tumaco présentent trop de différences (de taille, de contexte urbain, d'enjeux locaux, d'histoire, etc.) pour pouvoir être mis sur un même plan. Mais, dans les deux cas, la présence de la violence dans le carnaval (comme réalité sensible pour l'un, comme fiction pour l'autre) suggère une nouvelle piste de recherche, intéressante quant au fond et à la méthode. Sur le fond, un problème grave et urgent est posé aux sociétés : celui de la sédimentation progressive de la violence dans des pays de plus en plus nombreux. Comment parler de la Colombie, mais aussi de l'Afrique du Sud, du Rwanda ou de l'ex-Yougoslavie, sans s'interroger sur les formes d'incrustation voire d'autonomisation de la violence dans la vie

* Anthropologue, directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), Paris, Universidad del Valle, Centre de recherche et de documentation socio-économique (CIDSE), Bogota

Fonds Documentaire ORSTOM



010019715

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote : B*19715 Ex : 1

peut sembler bien dérisoire au regard de la question. Ce point de vue partiel, qui doit être replacé dans le cadre des enquêtes plus larges et approfondies, menées par d'autres chercheurs, depuis plusieurs années, sur la question de la violence dans ces deux pays. Pourtant, l'empirie elle-même, c'est-à-dire l'importance des fictions de violences dans le carnaval de Tumaco, en Colombie, est telle que, outre les réflexions qui vont suivre, elle a suscité des craintes et des mesures préventives de la part des agents de la politique culturelle locale, comme s'il s'agissait de traiter une véritable violence sociale. Plus généralement, il s'agit d'attirer l'attention sur des formes non directement politiques ou sociales de la violence, afin de saisir les fondements de la permanence de cette dernière, plus ou moins en sommeil selon les lieux ou les moments, mais susceptible d'être rapidement réactivée. En outre, le carnaval, comme toute situation rituelle, occupe une position intermédiaire dans le cours des relations sociales, sans être pour autant indifférent à ce qui s'y passe. Cette ambivalence – à la fois continuité et rupture – fait du carnaval un terrain privilégié pour observer l'imaginaire de la violence et réfléchir, dans ces deux pays, à une possible pédagogie du combat contre la violence¹.

Fictions, mythe et ritualisation de la violence en Colombie

Tumaco est une petite ville d'environ 100 000 habitants, située au sud du littoral colombien de l'Océan pacifique, à quelques kilomètres de la frontière équatorienne. Elle se trouve au cœur d'une région de fleuves, de mangrove et de forêt, occupée à 90 % par des Noirs – ce qui renforce le contraste entre les « terres basses » et les régions andines voisines. Dans les années 1950, le carnaval de Tumaco était réservé à l'élite locale et pour l'essentiel se limitait à des bals fermés et payants. Puis il est devenu de plus en plus populaire, en particulier après le mouvement de démocratisation de la vie locale, qui s'est étendu dans tout le pays dans les années 1980. Aujourd'hui, la fête est organisée par la municipalité et elle se déroule pour l'essentiel dans la rue. Chaque jour, du vendredi jusqu'à l'après-midi du Mardi gras, le centre de la ville est pris d'assaut durant plusieurs heures par des enfants et des jeunes gens joyeux qui barbouillent de farine ou de suie le visage des passants. Quant à la journée de Mardi gras, c'est « le jour de l'eau » : grand lavage purificateur dans la logique chrétienne du carême entrant, le jeu consiste à jeter des seaux d'eau sur les passants et les véhicules. Jeu parfois agressif, qui provoque confusion et saleté dans les cortèges comme parmi les badauds. Le clou de la fête est le grand défilé du lundi après-midi. A cette occasion, venant des différents quartiers de Tumaco, les cortèges se forment autour d'une dizaine de chars allégoriques (les *carrozas*), aux

1. En mettant l'accent sur les situations rituelles, telles que l'ethnologue peut les décrire dans leur contexte, et sur le caractère observable des mises en scène de l'imaginaire, c'est une dimension symbolique de la violence qu'il s'agit de saisir, tout en s'écartant des interprétations pseudo-anthropologiques et a-historiques qui cherchent dans les « traditions » ethniques ou régionales les fondements de la forme des violences et de leur place dans la société actuelle (voir, par exemple, C. Páramo, « Civilización y barbarie en el paramilitarismo colombiano », communication au symposium *Desplazados, migraciones internas y reestructuraciones territoriales*, Université nationale, Bogota, 5-7 mai 1999).

improvisé, généralement de percussions, autant de *desfraces* (déguisements), individuels défilent et trente groupes d'une cinquantaine de personnes environ présentent une saynète (*comparsas*).

Comparsas, *murgas* et *desfraces* représentent les formes les plus populaires, spontanées et imaginatives du défilé. Petits drames ambulants, ils mettent en scène des légendes locales, des groupes sociaux et des faits historiques ou d'actualité. Ainsi voit-on défiler les Rois Mages et quelques bandes de diabolins et de pantins représentant les esprits de la forêt environnante, puis une grosse et laide « Reine des négritudes » défilant avec humour la Reine officielle du Carnaval, des jeunes Noirs déguisés en Indiens vêtus à la façon traditionnelle des Andes (les Guambianos), un groupe de décortiqueuses de crevettes d'une entreprise locale, une « Miss Inflation » de l'année, une « Association des ingénieurs chômeurs », des représentations de « L'arrivée de Sa Sainteté le pape à Cuba », de « L'invasion des mille-pattes à Tumaco » ou des « collecteurs de boîtes de boissons gazeuses ». Figures identitaires plus ou moins parodiées, mémoire locale, aspects de la modernité tournés en dérision et références à l'actualité : ce sont là les constantes de l'imaginaire des carnivals populaires dans le monde entier. En outre, l'ambiance est bon enfant ; à aucun moment la foule² ne se départ d'une bonne humeur générale, qui prévaut à toute heure et en tous lieux.

Pourtant, le trait dominant de la fête, qui rend les spectateurs plus graves et silencieux au passage du cortège, est la présence du thème de la violence. Dans le défilé de 1997, dix des trente-deux *comparsas* et plusieurs *desfraces* mettaient celle-ci en scène. Violence explicitement locale dans les saynètes représentant « La fin de la délinquance juvénile à Tumaco » (un cercueil blanc, d'enfant, au centre du cortège dont les participants miment des luttes au bâton entre jeunes adolescents), ou un groupe d'*aletositos* (les bandes d'adolescents délinquants dont on dit à Tumaco qu'elles viennent de Cali, troisième ville du pays, où le démantèlement du cartel de la drogue a favorisé une migration en retour de jeunes désœuvrés). Violence représentant l'actualité nationale aussi dans le cortège des « soldats pris en otage par la guérilla », dont la mise en scène lui valut un prix du jury : vêtus de treillis et tenant de fausses mitraillettes à la main, une partie de la *comparsa* mime un groupe de guérilleros encadrant une demi-douzaine de militaires lamentables et vaincus ; quelques mètres plus loin, des femmes pleurent les prisonniers – leur mari, leur fils ou frère – en brandissant leurs portraits peints sur des pancartes (la saynète fait allusion à une offensive des guérillas à la fin de l'année 1996). Une autre saynète met en scène un politicien corrompu enchaîné ; deux autres *comparsas* montrent des personnages à l'aspect louche, apparemment liés au narcotrafic et entourés d'une bande armée ; une autre encore représente un prisonnier essayant de s'échapper, rattrapé et remis en cage par des gardiens.

Autant que les thèmes de violence, ou même les éventuels messages de paix explicitement énoncés sur les pancartes annonçant les *comparsas* et les *desfraces*, ce qui attire l'attention, c'est la focalisation sur les gestes violents et la précision de leur représentation. Ainsi, une *comparsa*

2. Entre 7 000 et 10 000 personnes en tout, incluant acteurs, spectateurs et autres participants du carnaval.

rappelle l'esclavage des Noirs dans une présentation très réaliste : entre deux rangées d'esclaves en guenilles et courbés sous la souffrance, un surveillant vêtu de noir tient un fouet qu'il fait claquer en permanence. Une autre *comparsa* s'inspire de la série américaine des « Incorruptibles » pour mettre en scène le personnage de Al Capone, entouré de sa milice : des adolescents en longues gabardines font face au public et, le regard sombre, colts et carabines à la main, miment de le menacer. Certains groupes se sont spécialisés, au fil de leur participation au carnaval, dans des scènes de violence fictionnelle. Ainsi, une bande d'une quinzaine de jeunes gens, entre 15 et 25 ans, noirs, chômeurs ou contractuels du bâtiment pour la plupart, a formé les cortèges suivants : en 1991, au moment de la guerre du Golfe, la *comparsa* « Saddam Hussein » montrait un groupe représentant des Arabes armés de mitraillettes et entourant le personnage principal ; plus tard, la *comparsa* « Carlos Pizarro » (du nom du responsable de la guérilla M19, tué en 1990) mettait en scène le personnage central entouré par des militaires armés et par des journalistes qui filmaient et interviewaient les autres acteurs ; le maire de la ville et le contrôleur gouvernemental chargé de la lutte anti-corruption lors de l'enquête sur le financement de la campagne présidentielle de E. Samper firent, plus récemment, l'objet d'une mise en scène semblable, habituelle : personnage central vêtu d'un complet noir et l'air méfiant, gardes du corps armés et menaçant le public, journalistes et caméras de télévision tout autour.

Dans la répétition de ces formes de mise en scène, émerge l'ébauche d'une ritualisation, le public et les acteurs retrouvant d'année en année les symboles d'une violence qu'ils reconnaissent comme un trait de leur identité nationale. Il y a une coexistence surprenante entre une expression sans retenue et très précise de la violence au sein du cortège, c'est-à-dire dans l'espace rituel proprement dit du carnaval, et, à l'opposé, le calme et le comportement pacifique de l'entourage : fêtards, passants, spectateurs, hors du cortège. Cette attitude prend son sens, semble-t-il, dans l'histoire de la violence en Colombie, érigée en mythe national. Né de la confrontation politique entre conservateurs et libéraux dès la fin du XIX^e siècle, et réactivé entre les années 1930 et 1950, le grand récit de la *Violencia* fait, avec le bipartisme et la guérilla, partie de l'histoire officielle du pays et s'est poursuivi bien au-delà de l'époque de son apparition. Jamais véritablement clos par la puissance publique, le cycle de la violence est entretenu par la mémoire des plaies et des humiliations antérieures. Il s'agit toujours, note Daniel Pécaut, de « venger ses morts » : « L'entrée dans un autre épisode de violence [permet] de reprendre l'histoire du précédent et de lui donner un nouveau dénouement et d'autres vainqueurs »³. Tout se passe comme si la violence avait ainsi construit sa propre niche dans l'imaginaire national, y définissant un lieu à part capable de se développer, réactivé dans les plus diverses occasions et pour les besoins les plus diverses (campagnes électorales, conflits de terre, production et trafic de drogue, délinquance urbaine, etc.). Pour chaque citoyen colombien, les causes politiques de la *Violencia* ont aujourd'hui disparu (l'opposition du Parti libéral et du Parti conservateur), mais la violence continue d'exister telle une fatalité nationale, une composante de l'idéologie identitaire qui serait plus forte que les volontés individuelles.

Cette mythification de la violence accompagne une dimension rituelle déjà ancienne – sans doute une des clés de sa durée. Un ouvrage

3. D. Pécaut, « Réflexions sur la violence en Colombie », in *De la violence* (Séminaire de F. Héritier), Paris, Éditions Odile Jacob, 1996, pp. 223-271.

de l'anthropologue colombienne Maria Victoria Uribe l'a montré⁴. Durant seize années consécutives (1948-1964), les vengeances ont répondu aux vengeances, entraînant d'innombrables massacres collectifs, dont les auteurs étaient des bandes armées (les *cuadrillas*) liées à la police politique, aux guérillas libérales et conservatrices, et à la police militaire. L'enquête de M. V. Uribe montre qu'un sentiment communautaire régnait dans les bandes : un langage, des surnoms, des déclamations rituelles prononcées avant les massacres entretenaient les solidarités et l'identité autant privée que politique des groupes. Divers éléments indiquaient la volonté de ritualiser les massacres : choix des lieux (les patios des maisons assaillies), séances organisées de tortures, formes sacrificielles de mise à mort, mutilations significatives, « mise en scène » dans la disposition des cadavres, jusqu'aux billets ou objets volontairement laissés sur place pour signer les massacres.

L'existence mythique et rituelle de la violence renforce sa reconnaissance sociale. Reconnaissance à double tranchant. Car si l'on en parle comme d'un fait social et national (dans des ouvrages de *violentologia*, des colloques scientifiques et des discours politiques) sérieusement mis en débat pour être combattu, l'ample socialisation du mythe de la violence autorise aussi le passage à l'acte, qui devient donc prévisible quels que soient les domaines de conflit, celui de la petite délinquance ou les affaires de famille⁵. En outre, chaque problème social (conflit portant sur les terres, conflit du travail, grèves étudiantes) est rapidement transformé en un nouveau front de violence, lorsque la seule possibilité des revendications sociales n'est pas elle-même mise en cause par la menace de la violence, unanimement ressentie. Si la Colombie est le pays au monde où le nombre d'homicides est le plus important hors des situations de guerre, c'est parce que la violence, outre qu'elle reste la forme principale de la confrontation politique radicale⁶, est un phénomène déjà unifié, c'est-à-dire qui a acquis sa propre logique : ce que suggèrent, après d'autres, les événements du premier semestre de 1999 (période d'augmentation de la violence politique liée aux négociations de paix), c'est que chaque nouvel accroissement du nombre des crimes « strictement » politiques⁷ engendre une augmentation de la criminalité en général. La violence perd son caractère thématique et régional et, se généralisant à toutes les échelles, devient le contexte global dans lequel se définissent les pratiques et les projets de chacun.

C'est bien cette présence de la violence, unifiée, mythique et rituelle, dans l'imaginaire national qui se prolonge dans les fictions de violence du petit carnaval de Tumaco. Comme dans le pays, dans les journaux et à la télévision, la violence dans le carnaval est « objectivée » : elle devient objet de spectacle. Les spectateurs, attristés ou atterrés, peuvent la voir, littéralement, défiler.

4. M. V. Uribe, *Matar, rematar, contramatar. Los masacres de la Violencia en el Tolima (1948-1964)*, Bogotá, Cinep, 1990.

5. Elle rend même normales la présence et l'accessibilité de « l'arme domestique ». C'est ce qu'illustre, dans un autre contexte, en Afrique du Sud, le roman de Nadine Gordimer (*L'arme domestique*, Paris, Plon, 1998) à propos des effets de la violence politique à long terme et jusque dans les vies privées.

6. La confrontation actuelle, extrêmement violente, entre les guérillas et les groupes paramilitaires reste encore transcritible en d'autres langages, comme celui d'une opposition entre une idéologie sociale et politique d'extrême gauche et une idéologie sécuritaire d'extrême droite, même si cette dimension de la confrontation est aujourd'hui largement masquée.

7. Les homicides « politiques » représenteraient 1/10 des homicides.

Violence sociale et harmonie rituelle du carnaval brésilien

Déplacer le regard de la Colombie vers le Brésil, autre pays de violence, offre un intérêt certain. Concernant le taux d'homicides commis hors situation de guerre, au milieu des années 1990, si le Brésil arrive loin derrière la Colombie (respectivement 24,6 et plus de 80 homicides pour 100 000 habitants), il est tout de même en deuxième position mondiale. La violence y est très présente dans la vie sociale, mais son existence n'est pas reconnue dans le domaine des savoirs, de l'idéologie nationale et de la politique, comme elle l'est en Colombie. Violence contre les enfants des rues et des *favelas*, contre les Indiens et les Noirs, contre les travailleurs sans terres, violence policière, mafieuse ou délinquante, elle se déploie socialement dans une multitude de situations. Mais elle reste présentée officiellement comme un phénomène accidentel, marginal ou archaïque. Si la Colombie est connue pour être le pays de la *Violencia*, le Brésil incarne pour chacun le « pays du carnaval ».

Le carnaval brésilien présente une image totalement inverse de celle du carnaval colombien : la violence y est bien présente mais hors de l'espace rituel proprement dit. Dans les défilés, elle est entièrement niée. N'y sont exposées à la vue de chacun que des harmonies identitaires. A Rio de Janeiro, le défilé des écoles de samba montre l'harmonie de la nation brésilienne à travers la représentation, somptueuse dans la forme et simplifiée quant au contenu, de l'histoire, des traditions artistiques et des héros du pays. A Salvador de Bahia, différents « blocs » (des groupes de 500 à 2 000 personnes environ, protégées par des cordes et des services d'ordre) défilent dans la rue en cortèges séparés, chacun exaltant une identité de classe, de corporation, de quartier, ou de « race ». Même pour les groupes afro-brésiliens, inventeurs de nouvelles cosmographies africaines et qui représentent la population de couleur, c'est-à-dire les participants les moins aisés, la présence à l'intérieur du cortège est un moment de renaissance individuelle et collective, d'expression d'une identité et d'un monde imaginés marqués par l'unicité et l'harmonie que rien ne peut altérer. Dans tout le cortège officiel, et quels que soient les thèmes affichés, tout ne doit être que « paix, amour et allégresse »⁸.

Si la violence ne s'exprime pas dans les cortèges, elle est pourtant très présente, et jusqu'à l'excès, de l'autre côté des cordes et des services d'ordre, au milieu de la foule des spectateurs, et se manifeste par la petite délinquance, les règlements de comptes ou la violence policière. Des bandes d'« arracheurs » (*arrastões*) traversent l'assistance bras et poings levés ; parfois elles isolent un fêtard et le dépouillent de tous ses biens. Des colonnes de policiers fendent la foule de la même manière, matraque à la main. Lieu traditionnel de la catharsis, l'espace du carnaval accueille, sans que ce soit dit, les développements de ce que certains journalistes et sociologues appellent la « guerre sociale », et devient un prolongement des différentes formes de la violence quotidienne. Les pouvoirs publics usent de tous les moyens pour gommer cette violence dans les rues du carnaval, en modifiant le circuit, en renforçant le contrôle policier, en arrêtant et

emprisonnant avant la fête des dizaines de suspects. Malgré cela, la violence est davantage présente pendant les journées du carnaval que pendant les autres jours. A chaque carnaval, à Bahia, on compte (officiellement) de cinq à dix homicides, près de 300 vols à la tire et autant d'arrestations « pour désordre », une trentaine de cambriolages et autant de vols de véhicule. Ces dernières années, un contrôle accru a été mis en place, avec un circuit de soixante caméras localisées en des points stratégiques du parcours du cortège, et la mobilisation de plus de 10 000 agents de la police militaire sillonnant les rues.

Très présente et inquiétante dans les rues en fête, la violence n'accède pas ici à la ritualisation ni à la reconnaissance collective. Le contraste est frappant entre l'harmonie montrée dans les cortèges et le risque de violence ressenti tout autour. La mort elle-même peut être étrangement présente-absente dans cet équilibre entre rituel et profane. En témoigne un fait divers, observé au carnaval de Bahia, il y a quelques années. Durant le défilé, une foule joyeuse suit au plus près un « bloc », derrière un camion-orchestre (*trio elétrico*) grand et bruyant. Un coup de feu provoque la dispersion des danseurs en une fraction de seconde. Un grand cercle se forme autour d'un corps resté à terre. Des hommes sortent d'un bar proche. L'assassin et la victime viennent de se disputer dans le bar : une affaire personnelle, un règlement de compte, dit-on. L'homme à terre est mort et traîné vers le bar. L'assassin s'est faufilé à travers la foule et disparaît rapidement parmi les milliers de danseurs et fêtards. Cet instant d'horreur doit être oublié : « il faut continuer », disent les animateurs du haut du camion-orchestre. Car d'autres camions et d'autres cortèges arrivent, nombreux. Le mouvement ne peut pas s'arrêter. « Il faut continuer », répètent, nerveux, les animateurs. Après un moment de silence, la musique reprend ; quelques instants encore et les participants reprennent la marche, puis la danse. Outre la violence et l'impunité de l'homicide lui-même, ce qui est troublant c'est l'impossibilité de retenir un instant la marche en avant, de se recueillir et respecter la présence de la mort. Un rite chassant l'autre, les énormes machines et les cortèges humains arrivent et imposent leur ordre de défilé, reléguant la mort hors de la rue et du spectacle.

La violence et l'identité

Entre les deux paradoxes, le brésilien et le colombien, montrant une présence-absence inverse de la violence dans le carnaval, il n'y a pas de préférence possible. Le Brésil connaît une violence quotidienne très importante. Faute d'être véritablement combattue, celle-ci est contenue par la force (barrières, cordes ou services d'ordre musclés) pour préserver la beauté du spectacle dans lequel le Brésil se remet en scène chaque année. Parmi les blocs les plus riches du carnaval bahianais, on trouve le même nombre de participants au cortège que de membres du service d'ordre. Jusqu'où la violence peut-elle être contenue physiquement, sans politique sociale et sans un contrôle de l'État sur l'usage de la force dans la société ? Au Brésil, l'identité ritualisée est une identité nationale consolidée mais excluante, et cette exclusion favorise la violence parmi ceux qui sont sévèrement maintenus hors de la situation rituelle.

8. Voir M. Agier, *Anthropologie du carnaval. La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*, Marseille, Ed. Parenthèses, 1999.

En Colombie, le mythe de la violence s'est sédimenté en idéologie et dans des formes rituelles : l'acte violent est interprété (et, pour beaucoup, accepté) comme un trait identitaire et inévitable, plus fort que les volontés individuelles. Et l'on retrouve la violence sous des formes fictionnelles et ludiques dans le carnaval. Le rite carnavalesque ne remplit donc pas une fonction d'inversion et de compensation du quotidien. Espace rituel, idéologie et espace social dialoguent, se métaphorisent, se renforcent mutuellement.

Dans la préparation du carnaval de février 1998, les nouveaux responsables de l'action culturelle de Tumaco, mis en place par la municipalité issue des élections d'octobre 1997, ont décidé d'interdire les groupes qui présenteraient des saynètes violentes, ce qui a eu un effet dissuasif important, car un seul *desfraz* (échappant sans doute à la vigilance des organisateurs) représentait un *aletoso* couvert de sang. Et ils ont incité les créateurs à s'inspirer de la culture régionale. Pour la plupart militants de la culture afro-colombienne, ils ont même, à cette occasion, organisé un nouveau défilé d'inauguration du carnaval, qui célèbre le « Retour de la *marimba* ». Sorte de xylophone suspendu, en bois de palmier et de bambou, inspirée du balafon mandingue, la *marimba* aurait été, selon une légende locale, associée au diable et, à ce titre, interdite par l'Église catholique, mais conservée par un vieux musicien (métis de Noir et d'Indien) vivant retiré au bord d'un fleuve de la région la moins accessible. Récit d'une culture préservée et appelée à resurgir, le « Retour de la *marimba* » fait fonction, aux yeux des responsables de la culture et de la politique de la ville, de rappel de la mémoire locale. Une mémoire largement « bricolée » certes, mais qui traduit l'espérance d'un ciment social, dans un contexte marqué dans l'imaginaire national par les adversités radicales et par la violence physique extrême. Les sources puisées (ou reformulées) dans une culture régionale, jusque-là peu explicite, permettent de créer un peu d'identification collective. Certains animateurs culturels de la ville pensent même que les créations artistiques élaborées sur cette base ethnico-régionale (danse, théâtre, cortèges de carnaval) sont capables de combattre la violence, par exemple celle des *aletosos*, jeunes sans perspectives d'ascension sociale et faisant de plus en plus figure de représentants locaux d'une culture de la violence. Des campagnes d'animation sont menées dans les quartiers de plus forte délinquance autour du thème « Faites du temps libre un temps pour l'art ».

L'apport de situations rituelles au combat contre la violence peut être décrit comme la création d'espaces publics dans lesquels une émotion commune naît grâce à la rencontre entre soi et les autres autour de quelques symboles partagés. Ceux-ci, médiateurs entre les histoires individuelles et l'histoire collective, peuvent être régionaux (comme la *marimba*, les personnages de légende, les entités païennes) ou nationaux (des héros, des événements, passés et présents, commémorés ou vécus hors du temps quotidien). Ces instants d'identité collective retrouvée représentent une ressource contre la violence, à condition qu'ils ne soient pas eux-mêmes excluants, comme c'est le cas au Brésil.

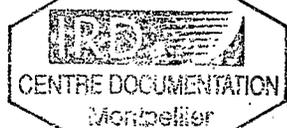
Sommaire

Colombie : une guerre contre la société

	pages
 Colombie : une paix insaisissable <i>Daniel Pécaut</i>	5
 La guérilla colombienne : conditions objectives et stratégies d'une expansion <i>Camilo Echandía Castilla</i>	33
 Colombie : la violence des paramilitaires <i>Fernando Cubides C.</i>	61
 Colombie : la place de l'armée dans le conflit politique armé <i>Adolfo León Atehortúa Cruz</i>	75
 Colombie : groupes armés et justice pénale <i>Mauricio Rubio</i>	89
Colombie, Brésil : la violence dans le carnaval, fictions et réalités <i>Michel Agier</i>	109
Venezuela : entre espoir populaire et crise économique <i>Luis Gómez Calcaño, Thanalí Patruyo</i>	117
Résumés, Resúmenes, Abstracts	149

**Problèmes
d'Amérique
latine**
N° 34
juillet - sept. 1999
Sommaire

PM 71



4 NOV. 1999

Colombie : groupes armés et justice pénale

Mauricio Rubio

En Colombie, le nombre des décès par mort violente a quadruplé entre le début des années 1970 et celui des années 1990, tandis que sont apparus divers groupes armés œuvrant dans l'illégalité. Dans le même temps, la capacité de la justice colombienne à enquêter et à sanctionner les assassinats n'a cessé de se dégrader. Pour autant, les rapports entre la violence et la justice pénale sont, dans ce pays, plus complexes qu'il n'est généralement admis, les lacunes de la seconde étant tout à la fois les causes et les conséquences de la première. En fait, la loi colombienne, le Code pénal au premier chef, se montre depuis longtemps tolérante à l'égard des homicides. S'ajoute l'engorgement séculaire des juridictions (35 % des meurtres font l'objet d'une enquête dans les années 1970, 6 % aujourd'hui), bien que, depuis une réforme de 1971, priorité soit donnée à l'accélération de l'instruction. Par ailleurs, s'est développée l'influence exercée par les groupes armés sur la justice pénale : pressions visant à adapter la législation, capacité à contourner celle-ci ou à la banaliser aux yeux de l'opinion publique. S'ajoutent l'influence néfaste qu'a sans doute l'existence des organisations armées sur le développement de la criminalité de droit commun, et la montée en puissance de la « justice » rendue par la guérilla, qui suscite la consolidation d'un régime pénal parallèle et arbitraire.

Colombie : la place de l'armée dans le conflit politique armé

Adolfo León Atehortúa Cruz

L'armée est l'un des acteurs les plus importants du conflit qui sévit en Colombie. La crise qu'elle traverse actuellement ne peut se comprendre qu'à la lumière de son évolution passée. De l'engagement des militaires aux côtés des partis au début du XX^e siècle, à leur responsabilisation sous le Front national et à la liberté qui leur fut accordée sous le gouvernement de Julio César Turbaya, il faut attendre les importantes réformes du gouvernement de César Gaviria en matière de défense et de sécurité nationale pour que l'État reprenne en main ce domaine. Perçue comme un appareil aux dimensions énormes et absorbant une grande partie du budget national, l'armée est avant tout un appareil dont la complexité des multiples fonctions s'ajoute à des retards considérables en ma-

tière de renseignement, de communication et de technologie, ne favorisant ni la mobilité ni la rapidité de réaction nécessaires à la guerre de guérilla. Celle-ci a repris l'offensive depuis 1996 comme en témoignent les multiples attaques contre des bases militaires qui firent nombre de victimes et de prisonniers parmi les soldats, entamant le prestige des militaires. La réforme de l'armée souhaitée par le nouveau gouvernement de Andres Pastrana, impliquant les militaires dans le processus de paix, saura-t-elle mettre fin à la crise sévissant au sein des forces armées et leur redonner une légitimité ?

Colombie, Brésil : la violence dans le carnaval, fictions et réalités

Michel Agier

La Colombie et le Brésil occupent les deux premiers rangs mondiaux pour le taux d'homicides commis hors des situations de guerre. La violence qui affecte ces pays se manifeste également dans cette tradition rituelle qu'est le carnaval, terrain privilégié d'observation de l'imaginaire, comme en témoignent des enquêtes menées sur le carnaval de Tumaco, en Colombie, et sur celui de Salvador de Bahia, au Brésil. Mais les représentations de la violence y diffèrent totalement. A Tumaco, la violence est mise en scène dans le défilé-même où de nombreuses saynètes s'inspirent de l'actualité locale ou nationale (délinquance, narcotraffic, guérilla, corruption...) et est érigée en mythe. A Salvador de Bahia, si la violence ne s'exprime pas dans les cortèges, où ne sont exposés que des aspects identitaires harmonieux, elle est très présente dans la foule des spectateurs où elle se manifeste à travers la petite délinquance, les règlements de comptes ou la violence policière.

Venezuela : entre espoir populaire et crise économique

Luis Gómez Calcaño, Thanalí Patruyo

La formation, début 1999, du nouveau gouvernement mené par le président Hugo Chávez passe, tant au Venezuela qu'à l'étranger, pour constituer une rupture politique avec le passé. Le modèle du système populiste de conciliation, fondé sur la redistribution de la rente pétrolière, était en crise depuis deux décennies. Étaient ainsi notamment remises en cause les mécaniques clientélistes et la corruption. Un clivage se fit peu à peu jour, entre conservateurs et moderni-

secular de las jurisdicciones (35 % de los asesinatos fueron objeto de una investigación en los años 1970, contra sólo 6 % actualmente), aunque, después de la reforma de 1971, se haya dado prioridad a la aceleración de la instrucción. Por otra parte, se ha incrementado la influencia que ejercen los grupos armados en la justicia penal : presiones que tienden a adaptar la legislación, capacidad para esquivarla o para presentarla como una trivialidad ante la opinión pública. A esto se agrega la influencia nefasta que sin duda tiene la existencia de organizaciones armadas en el desarrollo de la criminalidad de derecho común, y en el aumento del poder de la « justicia » hecha por la guerrilla, que suscita la consolidación de un régimen penal paralelo y arbitrario.

Colombia, Brasil : la violencia en el carnaval, ficcions y realidades

Michel Agier

Colombia y Brasil ocupan los dos primeros rangos mundiales en el porcentaje de homicidios cometidos en situaciones sin guerra. La violencia que afecta a estos países se manifiesta también en esta tradición ritual que es el carnaval, terreno privilegiado de observación de lo imaginario, como lo prueban las investigaciones llevadas a cabo durante el carnaval de Tumaco, en Colombia, y el de Salvador de Bahía, en Brasil. Pero las representaciones de la violencia difieren totalmente. En Tumaco, la violencia está puesta en escena en el desfile mismo donde numerosos sainetes se inspiran de la actualidad local o nacional (delincuencia, narcotráfico, guerrilla, corrupción...) y está erigida en mito. En Salvador de Bahía, si la violencia no se expresa en los cortejos, donde se exponen sólo los aspectos armoniosos de la identidad, ésta está muy presente en la muchedumbre de espectadores y donde se manifiesta a través de la pequeña delincuencia, los ajustes de cuentas o la violencia policial.

Venezuela : entre la esperanza popular y la crisis económica

Luis Gómez Calcaño, Thanali Patruyo

La formación, a principios de 1999, del nuevo gobierno dirigido por el presidente Hugo Chávez significa, tanto en Venezuela como en el extranjero, una ruptura política con el pasado. El modelo de sistema populista de conciliación, fundado en la nueva distribución de la renta petrolera, estaba en crisis desde hace dos decenios. Así estaban cuestionadas sobre todo las mecánicas clientelistas y la corrupción. Una divergencia apareció, entre conservadores y modernizadores. En cuanto al ejército, se vio obligado a pensar de nuevo su papel en la escena política. En 1983, apareció un grupo de jóvenes oficiales, partidarios de un retorno a los principios morales y nacionalistas, dirigidos por H. Chávez, responsable de un golpe de Estado fallido en 1992. En el momento de la campaña electoral, éste hizo prueba de su carisma y supo entablar alianzas con otras formaciones políticas de izquierda. La elección presidencial del 8 de diciembre de 1998 dio la victoria, adquirida por una amplia mayoría, a H. Chávez, quien supo encarnar un cambio radical. Una de sus primeras medidas consistió, después de haber recibido el asentimiento de los venezolanos a través de un referéndum, en organizar la elección de una Asamblea constituyente nombrada para definir las instituciones de una Vª República. En cuanto a las medidas socioeconómicas del nuevo gobierno, que quedan por definir con precisión, éstas se han visto confrontadas en parte con las obligaciones impuestas por una coyuntura económica crítica. En forma general, H. Chávez tendrá que llevar a cabo los cambios deseados por la población aunque no exista un consenso para la definición de un nuevo modelo político.

**Problèmes
d'Amérique
latine**

Nº 34

juillet - sept. 1999

Resúmenes

153